

sourds aux cris de détresse de la France, sans penser que demain, après votre écrasement, la Prusse se rira de nous, et que les promesses faites au comte Andrassy seront tenues au prince Gortschakoff."

Après des aveux et des expansions aussi décourageantes, toute insistance de ma part devenait inutile. Je pris congé de mes amis madgyares, abandonnant tout espoir d'une intervention Hongroise en notre faveur. Il était tard ; je me dirigeai vers mon hôtel et j'y rentrai par un café contigu, dans lequel je m'attablai pour quelques instants, afin d'y lire les journaux du soir. Les journaux ! Depuis six mois, cette lecture était pour les cœurs français une affreuse torture, un calice d'amertume, que nous croyions avoir épuisé chaque matin, et que nos lèvres retrouvaient, chaque soir, plein à déborder. A cette époque, c'est-à-dire, vers février 1871, un peu de répit se laissait entrevoir, et l'on abordait l'épreuve avec une sécurité relative. Paris avait capitulé, l'armistice était signé ; les bases de notre démembrement étaient arrêtées. Que pouvait-on craindre au delà ? Je pris donc le Lloyd de Pesth avec une certaine insouciance, me considérant comme invulnérable aux révélations du fil électrique. Eh bien ! je me trompais. Dans l'abîme où nous gîsions étendus, de nouvelles misères surgissaient. Ce soir là même, une série de désastres éclatèrent à mes yeux, comme une grêle d'obus : la défaite de Bourbaki dans l'Est, sa retraite vers Lyon coupée par les Prussiens, la fuite de son